



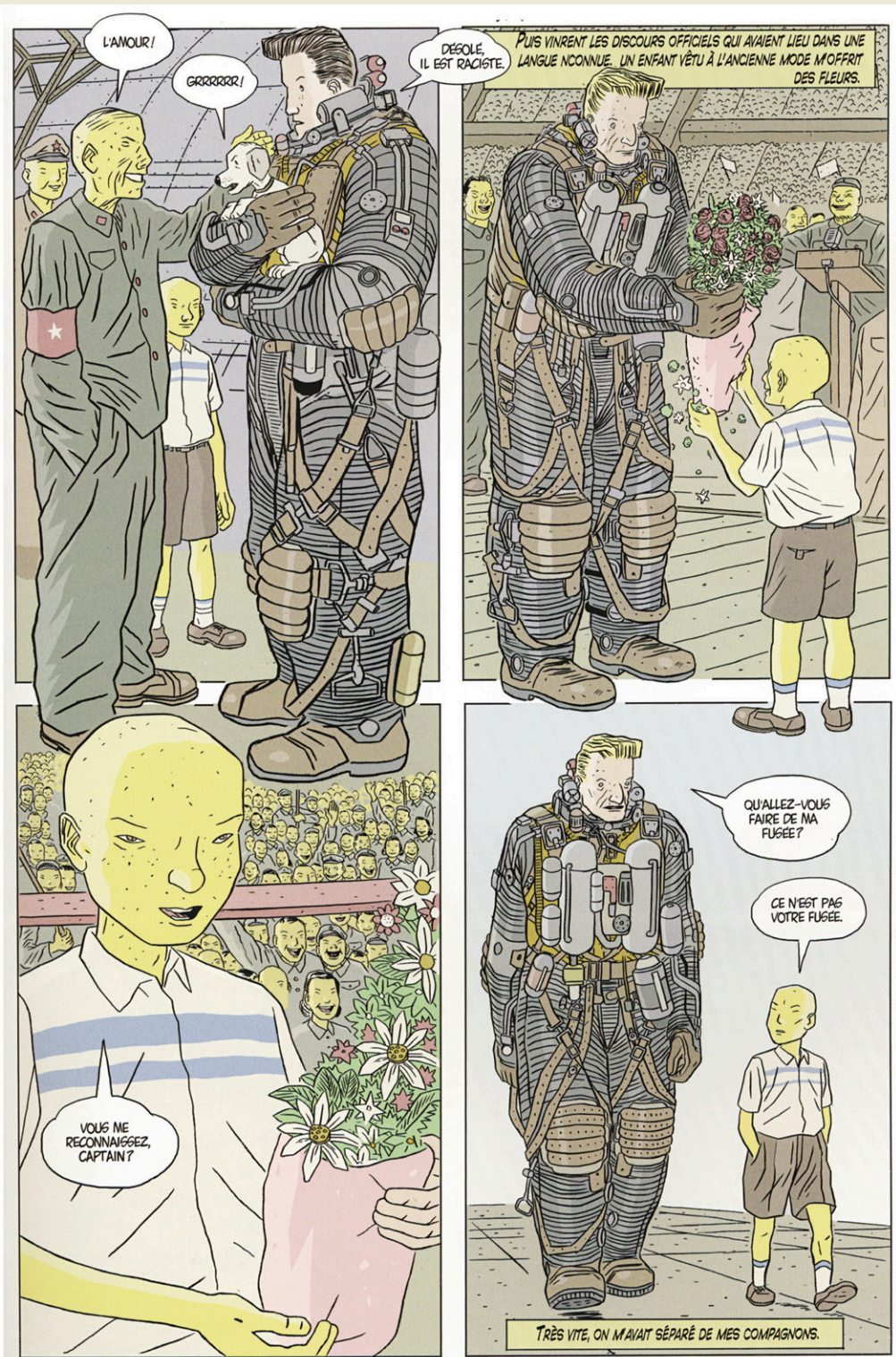
L'art du polar doudou avec
Marie Laberge
Page F 2



Le **poisson électrique**,
vedette d'un ouvrage
illustré Page F 6

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 OCTOBRE 2017



Une planche tirée de l'album *Terminus, la Terre* du bédéiste Grégoire Bouchard

« Grégoire Bouchard est à la bande dessinée québécoise ce que David Lynch est au cinéma »

Jean-Paul Eid

SCIENCE-FICTION Voyage au-delà de la tranche de vie

La bande dessinée de genre peut-elle prendre son envol au Québec dans un univers dominé par l'intime ?

FABIEN DEGLISE

La fusée décolle avec, derrière elle, le territoire du Québec, son fleuve, son embouchure rapetissant dans le brouhaha des « puissants moteurs [qui] consomment, tonne après tonne, le précieux propergol ». À son bord ? Le capitaine Bob Leclerc, héros improbable et torturé mis au monde par le bédéiste Grégoire Bouchard dans *Vers les mondes lointains* (Paquet) en 2008. Il se rapproche un peu plus de son destin dans cette mission secrète amorcée dans *Le cauchemar argenté* (Mosquito), album sorti au début de l'année et qui, avec l'épisode *Terminus, la Terre* (Mosquito) qui vient de sortir, va finalement faire s'opposer l'homme à ces extraterrestres qui menacent la survie de la race humaine.

Le trait est obsessif. Sur papier : l'équipage est à 964 000 mètres d'altitude, après avoir brûlé 5400 tonnes de carburant. Le récit, lui, vole tout aussi haut en exposant la suite, et fin, de cette intrigante uchronie qui, depuis le Québec des années 1950, mélange habilement conquête spatiale, programmes gouvernementaux secrets, fantôme technologique, trouble des relations humaines et paranoïa collective.

« Grégoire Bouchard est à la bande dessinée québécoise ce que David Lynch est au cinéma, encense à l'autre bout du fil le bédéiste Jean-Paul

Eid, précurseur de la bédé d'anticipation avec sa série *Le naufragé de Memoria* (1999). C'est un auteur à part, qui réinvente la science-fiction dans la bédé d'ici. Il y inscrit le territoire, il en fait un terrain fertile à la critique des valeurs de l'Amérique, de ce patriotisme qui nous aveugle. Son univers est riche, dense, travaillé. C'est un marginal, une curiosité dans le monde de la bande dessinée dite underground qui l'a mis au monde », mais aussi dans un présent littéraire, au Québec du moins, où le genre — et ses codes —, est loin de profiter de la même poussée que celle qui va conduire Bob Leclerc sur Mars.

« La science-fiction est partout, mais très peu dans la bande dessinée », constate Samuel Cantin, auteur de *Whitehorse* (Pow Pow), dont le deuxième tome va être lancé le 14 novembre — il s'agit d'un récit fantastique s'abreuvant à la superficialité des rapports humains. L'homme a signé également *La phobie des moments seuls* (Pow Pow), aventure spatiale au cœur de nos angoisses existentielles. « La mode de la bande dessinée intimiste, de la bande dessinée d'auteur nuit à la bédé de genre en général et à la bédé de science-fiction en particulier, même si la science-fiction est un genre très populaire. »

Jouer avec les codes

Pas besoin de lunettes per-

mettant de matérialiser l'invisible pour s'en convaincre. En matière d'anticipation, de dystopie, d'uchronie, d'univers parallèles, la bande dessinée d'ici se cantonne à quelques récits participant d'une « culture geek », résume Jean-Paul Eid, en montrant du doigt *Far Out* d'Olivier Carpentier et Gautier Langevin ou *Hiver nucléaire* de Caroline Breault, alias Cab, publiés chez Front Froid. Le premier met en scène une relecture de la conquête de l'Ouest avec comme protagonistes des robots. Le deuxième glisse, avec un esprit ludique, sur le dos d'un Montréal qu'une catastrophe nucléaire a placé sous la neige d'un hiver éternel. « Les auteurs jouent avec les codes de la science-fiction, sans chercher à développer un discours plus profond que ça », ajoute Jean-Paul Eid, fin critique de son époque, avec son personnage Jérôme Bigras.

Pour un semblant de densité, c'est du côté de Thierry Labrosse qu'il faut aller la chercher et sa série *Ab Irato* (Vents d'Ouest) qui déplace les injustices sociales, questionne l'impunité des riches dans un Montréal du futur affligé par les dérèglements climatiques.

« La bande dessinée bon chic bon genre et tranche de vie qui plaît et qui se multiplie depuis des années n'est pas compatible avec la fantaisie », admet Grégoire Bouchard, qui appelle à plus d'histoires un peu plus déconnectées de la réalité et du



ENTREVUE

Pour en finir avec l'oppression sexuelle des femmes

Leïla Slimani sonde l'hypocrisie des mœurs qui cimentent les relations au Maroc

DANIELLE LAURIN
à Paris

C'était avant qu'elle reçoive à 35 ans le prix Goncourt 2016 pour *Chanson douce*. Leïla Slimani venait de publier son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre*, portrait sans fard d'une nymphomane assumée. Un soir, alors qu'elle était en tournée au Maroc, une femme lui a confié à quel point sa vie sexuelle était un fiasco. Ce n'était qu'un début.

Plusieurs autres Marocaines enhardies par le sujet du livre de Leïla Slimani lui ont glissé à l'oreille à quel point elles étaient opprimées dans leur sexualité. L'ex-journaliste née à Rabat et établie à Paris depuis plus de 15 ans a alors décidé d'entreprendre une enquête dans son pays d'origine.

Résultat : *Sexe et mensonges. La vie sexuelle au Maroc*. Des femmes de tous milieux et de tous âges y témoignent, y compris des spécialistes en psychologie, en sociologie, en théologie... Toutes font le

même constat : les femmes sont les premières victimes de la misère sexuelle qui règne dans leur pays.

Il y a, au Maroc, une loi qui interdit les relations sexuelles avant le mariage. Mais vous constatez que de plus en plus de Marocains font l'amour avant le mariage. C'est une situation plutôt paradoxale, non ?

Tout à fait. L'âge du mariage étant aujourd'hui autour de 28 ans au Maroc, il est évidemment très difficile voire impossible de demander aux gens de rester chastes jusqu'à cet âge-là... On tolère que les citoyens fassent ce qu'ils veulent, mais on leur demande de le faire en cachette. C'est une forme d'hypocrisie.

À la lumière de votre ouvrage, on comprend que cette hypocrisie affecte les jeunes en général, mais surtout les femmes.

La société marocaine là-dessus n'a rien d'exceptionnel. Dès qu'il s'agit de sexualité, les femmes, de façon générale,

dans toutes les sociétés, portent sur leurs épaules un poids beaucoup plus lourd. On le voit avec l'affaire Weinstein. On voit à quel point continue de peser sur le corps de la femme non seulement une forme de pression, mais une forme de soupçon, de honte, avec cette idée qu'elle est une tentatrice. C'est encore plus marqué dans une société patriarcale comme le Maroc : les femmes vivent ces contraintes de manière double, et même triple. En tout cas, d'une manière beaucoup plus forte que les hommes. Même si les hommes souffrent aussi énormément de cette situation.

Vous montrez qu'il y a au Maroc, comme dans plusieurs pays musulmans, une importance énorme accordée à la virginité des femmes. On pourrait même parler d'obsession... Jusqu'à quel point est-ce lié à la religion ?

C'est plutôt une question d'interprétation des textes dans toutes les religions monothéistes, interprétation qui a

sacralisé la virginité. Que ce soit dans la tradition juive orthodoxe ou dans l'histoire du christianisme. Et aujourd'hui au Maroc, un pays où l'islam est religion d'État et où la religion est un point très important dans la culture institutionnelle, il est évident qu'il y a une lecture des textes qui participe à la sacralisation de la virginité, qui dicte que la femme devrait être absolument vertueuse, totalement pure, cachée au regard.

Ce qui fait qu'une Marocaine qui perd sa virginité avant le mariage est mise au ban de la société...

Ça dépend. Les gens sont plus tolérants dans les grandes villes que dans le monde rural, et c'est plus ouvert dans les milieux qui sont davantage éduqués. Tout n'est pas monolithique. Mais il est vrai que cette sacralisation de la virginité met une très grande pression sur les femmes. On a vu



JOHN MACDOUGALL / AGENCE FRANCE-PRESSE

« Au Maroc, les gens qui vivent en concubinage ont toujours peur parce que c'est illégal. On peut se retrouver dans une situation dangereuse, de dénonciation », dit Leïla Slimani.

VOIR PAGE F 2 : SLIMANI

VOIR PAGE F 2 : VOYAGE

LIVRES > FICTION

LA VITRINE



POLAR

LA VIE RÊVÉE DE FRANCK BÉLAÏR

★★★1/2

Maxime Houde
Alire/Noir
Lévis 2017, 306 pages

Dans la vraie vie comme dans les romans noirs, les gangsters ont tendance à tomber par vagues... encore plus lorsque des sous-fifres se permettent de dénoncer les gros joueurs. C'est ce qui arrive à Franck Bélaïr, petit propriétaire de club dans le bar ouvert qu'était Montréal à la fin de la dernière Grande Guerre, quand il croit pouvoir se libérer de l'emprise du crime organisé. Dans ce grand clin d'œil aux films noirs américains de l'après-guerre situé tout juste avant l'arrivée du tandem Pacifique Plante-Jean Drapeau, Maxime Houde trace un portrait plutôt réussi du milieu montréalais et de la misère ordinaire dans laquelle tout le monde est plongé à la suite de «*l'effort de guerre*». Originaire du Faubourg à m'lasse, Bélaïr — aucun lien de parenté — est un truand ordinaire sans envergure. Macho comme tout le monde, il cogne plus facilement qu'il ne réfléchit et le remord ne l'empêche surtout pas de tripoter ses employées: son sort était scellé d'avance. Mais l'exercice est bien mené.

Michel Bélaïr



FICTION QUÉBÉCOISE

LA CHAIR DE CLÉMENTINE

★★★

Vincent Brault
Héliotrope
Montréal, 2017, 168 pages

Vivons-nous dans le déni de notre propre fin? La mort indispose, effraie, chagrine... mais pour Vincent Brault, elle est une source d'inspiration. En entrevue au *Devoir* en 2015 à l'occasion de la sortie de son premier roman, *Le cadavre de Kowalski*, le professeur de philosophie promettait une prochaine fiction «*avec beaucoup de morts, à chaque chapitre*». *La chair de Clémentine* tient promesse. Nous entrons dans le quotidien de Gustave chez qui les médecins ont diagnostiqué très jeune «*une sorte d'attrance malade pour les gens qui sont en train de mourir*». Animaux et humains décèdent dans les bras du garçon aujourd'hui âgé de 19 ans. Il trouve cela étrange, bien sûr, mais heureusement, un enquêteur et une exterminatrice lui apporteront leur aide. Il faudra pour cela interroger le père, jaloux d'un secret sur l'enfance de son fils, et sur les circonstances troubles entourant la mort de sa femme, Clémentine. Sans réinventer la roue, Vincent Brault livre ici un ovni littéraire rafraîchissant, inventif et habilement ficelé. *Le gore* y côtoie le fantastique et l'enquête policière, mais l'histoire divertit plus qu'elle n'effraie.

Guillaume Lepage

FICTION QUÉBÉCOISE

Marie Laberge, ou l'art du polar doudou

Affaires privées dévoile un grand bavardage sur fond de souffrance adolescente

MANON DUMAIS

Si jamais Luc Dionne tombait en panne d'inspiration, il trouverait en Marie Laberge une précieuse alliée pour lui mitonner de complexes intrigues pour sa série policière *District 31*. Et surtout, le fournir en dialogues vivants où transparissent la complicité entre les personnages, l'empathie qu'ils éprouvent à l'endroit des victimes et le plaisir tangible qu'ils ont à cuisiner les suspects. Car des dialogues de cette trempe, ce n'est certes pas ce qui manque dans *Affaires privées*, nouvelle création de la populaire romancière.

À l'instar d'un roman d'Amélie Nothomb, on discute beaucoup — et pas que durant les longs interrogatoires! — dans ce polar marquant les retrouvailles avec Vicky Blais, l'escouade des crimes non résolus de la SQ et Patrice Durand, son homologue français, après *Sans rien ni personne* (Boréal, 2007) et *Mauvaise foi* (Québec/Amérique, 2013). On y bavarde aussi à propos de ses bonheurs ou malheurs matrimoniaux et on jase météo, en sirotant un café bien fumant ou un bon cru, en se délectant d'un fin repas.

«*Elle s'installe dans le confort moelleux de la causeuse pour boire son café. Dire qu'il y a deux jours, ils étaient à Venise à célébrer son anniversaire dans un climat beaucoup plus généreux que celui de Montréal en novembre.*»

Si vous cherchez un roman policier à vous glacer le sang, des atmosphères à vous couper le souffle et des descriptions à vous faire tourner de l'œil, passez votre tour. Tout comme chez la Maud Graham de Chrystine Brouillet ou le Armand Gamache de Louise Penny, il fait bon vivre chez Vicky Blais, qui, à cinquante ans, coule des jours heureux avec Martin, plus jeune qu'elle. Tout le contraire de ce que vit Pa-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Devant la gravité du sujet, on regrette toutefois le manque de finesse de Marie Laberge dans la description des personnages.

trice Durand et la mère de sa fille adorée: «*Il bout intérieurement, et Delphine savoure sa victoire en dégustant son expresso. Les dents serrées, il fait signe au serveur.*»

À la demande de Brisson, directeur de l'escouade des crimes non résolus, qui souhaite faire une faveur à une amie, Vicky est envoyée à Québec pour enquêter sur le suicide d'Ariel Crête, adolescente ayant tout pour être heureuse. En guise d'adieu, elle a laissé un statut laconique sur Facebook: «*Des fois, c'est trop. Tellement trop.*»

Au cours de l'enquête, Vicky Blais, bientôt épaulée par Patrice Durand, apprend qu'Ariel se mutilait. Dans la foulée de leurs recherches, ils enquêteront sur le suicide

d'Andréane Sirois, douze ans, survenu trois ans auparavant. Outre leur amour du théâtre et le fait de fréquenter la même école privée, qu'est-ce qui unit ces deux jeunes filles?

Maintenant confortablement le lecteur dans une ambiance chaleureuse, Marie Laberge aborde de plein fouet le désarroi des adolescents et la souffrance de perdre un enfant dans un récit riche en rebondissements sur fond de crimes incommensurables. Si la romancière n'hésite pas à aller loin dans le sordide, elle le fait davantage en suggérant l'horreur qu'en la décrivant, évoquant à mots couverts la descente aux enfers des jeunes victimes. Devant la gravité du sujet, on

regrette toutefois le manque de finesse dans la description des personnages, parfois près de la caricature, de la rigide directrice d'école au minable metteur en scène, en passant par la jeune enseignante dévouée. On regrette aussi comment Marie Laberge balance sans crier gare les cartes qu'elle gardait dans sa manche lorsque vient le temps de résoudre l'intrigue. Et après ce maladroit *deus ex machina*, elle conclut le tout sur une note fleur bleue servie avec un verre de rosé. Santé!

Collaboratrice
Le Devoir

AFFAIRES PRIVÉES

★★1/2

Marie Laberge
Québec Amérique
Montréal, 2017, 536 pages

SLIMANI

SUITE DE LA PAGE F 1

en outre des femmes qui se sont suicidées après leur nuit de noces parce qu'elles ont été accusées de ne pas être vierges. Ça montre que la peur d'être humiliée, mise au ban de la société, est bien réelle.

Parmi les témoignages que vous avez recueillis, il y a celui de Nur. À 30 ans, elle vit depuis plusieurs années avec un homme sans être mariée. Mais elle craint les rumeurs, le regard désapprobateur des gens de son quartier.

Les gens qui vivent en concubinage ont toujours peur parce que c'est illégal. Il y a toujours la possibilité de se retrouver dans une situation dangereuse, de dénonciation. C'est une loi qui est très peu appliquée, heureusement. Mais ça reste une sorte d'épée de Damoclès au-dessus de tout le monde.

Nour a menti à son compagnon, en prétendant qu'elle était vierge au moment de leur rencontre. Et lui-même lui a confié que, quand viendra le temps de

se marier, il épousera une vierge. C'est courant comme façon de faire?

Plutôt, oui. Beaucoup d'hommes sont dans un genre de double discours, de double pensée. Ils ont des petites copines, une vie sexuelle, et d'une certaine façon ils comprennent, du moins théoriquement, que les femmes puissent avoir une vie sexuelle, mais en même temps, ils ont ce désir de continuer à respecter les traditions, l'éducation qu'ils ont reçue, et une forme de culture patriarcale.

Vous montrez que l'absence de mixité pose problème: le fait que les garçons soient séparés très tôt du monde des femmes accentuerait leur frustration sexuelle et créerait des relations tendues entre les sexes. Ajouté à l'hypocrisie généralisée sur la sexualité, cela peut engendrer la violence...

J'ai le sentiment que cette hypocrisie, ce désir de ménager deux choses à la fois, soit une sorte de liberté intime et en même temps les apparences, ne permet plus de garantir une forme de paix sociale. Aujourd'hui au Maroc, il y a une tension très forte autour de la question du corps. La sexualité

est mâtinée d'énormément de violence, qu'on pense aux avortements clandestins, aux agressions sexuelles...

Votre enquête révèle des cas d'agressions sexuelles vécues par des femmes qui refusent la plupart du temps de dénoncer leur agresseur de peur d'être rejetée par leur famille, leur milieu. Elles vivent dans la honte.

Quand on voit que, dans un pays comme la France, où on a fait énormément d'avancées sur le plan des droits des femmes, il n'y a que 1% des agresseurs sexuels qui sont condamnés, on comprend bien que, dans une société patriarcale comme le Maroc, c'est encore plus difficile d'aller dénoncer ses agresseurs.

Les lois contre les relations sexuelles hors mariage perdurent au Maroc, mais aussi celles contre l'adultère, l'homosexualité et l'avortement. Jusqu'à quel point espérez-vous voir ces lois changer dans un proche avenir?

Il y a des jours où je suis plus optimiste que d'autres, des jours où je vois la face la plus lumineuse: bien des gens se battent au Maroc pour l'évolution de la société, et je me dis que la situation ne pourra pas durer. Mais d'autres jours, j'ai au contraire le sentiment d'une grande empathie. Les choses ne bougent pas beaucoup. Malgré la mobilisation, les manifestations, les articles et les livres qui appellent au changement, il ne se passe pas grand-chose en matière d'actions concrètes...

Collaboratrice
Le Devoir

SEXE ET MENSONGES

LA VIE SEXUELLE AU MAROC

Leïla Slimani

Les Arènes

Paris, 2017, 190 pages.

À souligner: de la même auteure, paraît au même moment *Paroles d'honneur, en collaboration avec Laetitia Coryn. Un roman graphique inspiré de l'enquête de Leïla Slimani au Maroc (Les Arènes, Paris, 2017, 116 pages)*

VOYAGE

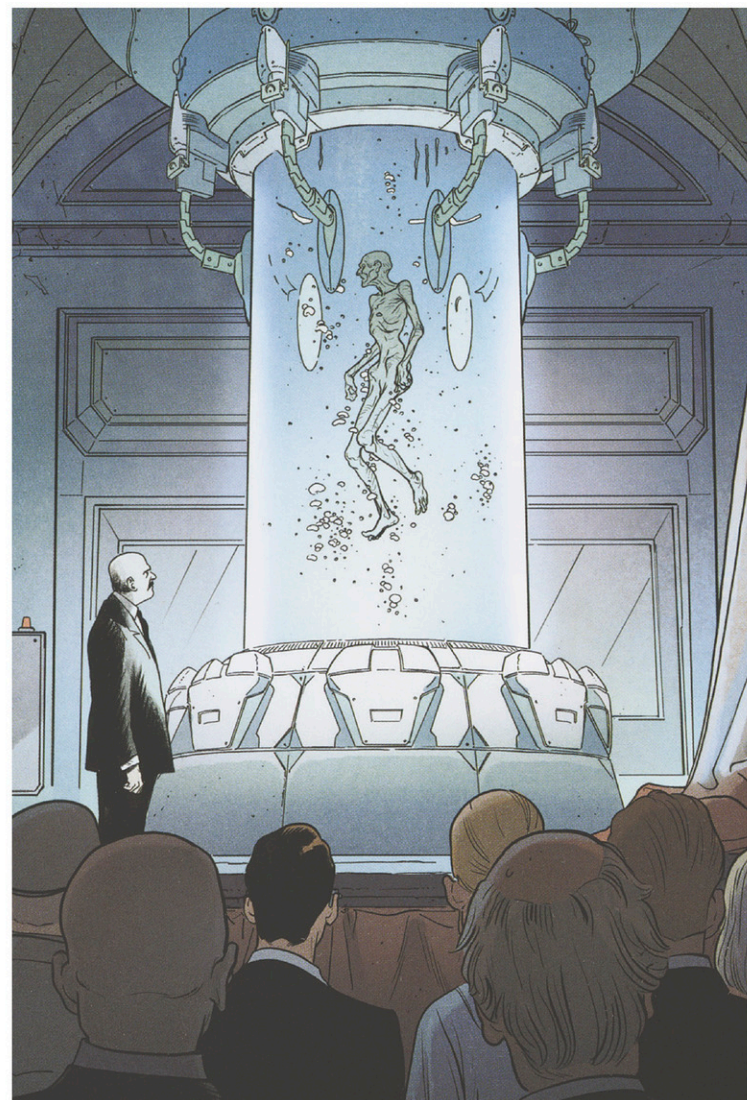
SUITE DE LA PAGE F 1

quotidien pour mieux mettre le présent en perspective. *La science-fiction, de manière inconsciente dans mon cas, parle de l'époque dans laquelle elle a été pensée, plus que du futur. Dans les années 1950, on parlait, à titre d'exemple, des locomotives atomiques qui allaient changer le monde de manière radicale. Aujourd'hui, on fait la même chose avec l'intelligence artificielle. Et je suis sûr que dans tous les cas, nous sommes face à la même illusion.*»

Ailleurs dans le monde, le genre science-fictionnel donne pourtant des ailes à une grande diversité de fantasmes contemporains, à toutes les angoisses collectives du moment, avec la série *On Mars* (Éditions Daniel Maghen) de Sylvain Runberg et Grun qui vient de faire son apparition. Elle transporte ses lecteurs dans un monde où le totalitarisme s'est finalement incarné et a laissé sa corruption bâtir un système de justice arbitraire. L'action se joue dans une colonie pénitentiaire construite sur la planète rouge. Cet été, la série *Carthago* (Les Humanoïdes Associés) a poursuivi son voyage dans les fonds marins, sous les plumes de Christophe Bec et Ennio Bufi, pour mieux mettre en métaphore la menace que la nature, quand on la malmène, peut faire peser sur les pauvres mortels. «*Par la science-fiction, ce sont des rêves que l'on exprime, dit Jean-Paul Eid, et le cauchemar n'est jamais très loin.*»

Passer à autre chose

Selon Grégoire Bouchard, la domination de l'autofiction dans la bande dessinée québécoise, celle portée par les Michel Rabagliati, les Jimmy Beaulieu, les Iris, les Zviane, a permis de donner de la crédibilité au 9^e art mis en cases en français sur le continent nord-américain, et ce, en s'éloignant de la bédé de genre qui, dans les années 1980, était plutôt



LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

Planche tirée de *L'héritière des Carpatès*, sixième tome de *Carthago*

(dé)considérée, car jugée trop adolescente, trop immature, trop enfantine, trop cabotine... «*Maintenant que c'est fait, maintenant que la bédé est prise au sérieux, on peut passer à autre chose*», dit-il.

Sauf que «*le système de financement de la culture est encore accroché à ces vieux standards, à cette ancienne façon de voir les choses*», croit Samuel Cantin, qui juge désormais la timidité avec laquelle la science-fiction s'approche des territoires narratifs de la bédé comme une «*lacune*». «*Il faut plus de genre partout, en cinéma, en télévision, en littérature, lance-t-il. C'est ce qui nourrit l'audace,*

c'est ce qui permet d'avancer.»

Si, pour Bob Leclerc, son voyage dans l'espace va le mettre devant la réalité de son «*espèce qui se meurt*» venant «*d'un monde vieux et fatigué*», le genre littéraire et dessiné qu'il nourrit, lui, pourrait bien être placé sur une autre trajectoire, croit Grégoire Bouchard. «*L'autofiction est en train de décliner, assure-t-il, et à partir de là, tout est possible, tout peut arriver*», dans les limites, bien sûr, d'une imagination qu'il est bien placé pour savoir qu'elle peut faire voyager au-delà de la circonférence d'un nombril.

Le Devoir

RENÉ MORIN

LA
CONSTRUCTIONDU DROIT DES
AUTOCHTONESPAR LA COUR
SUPRÊME DU

CAN

ADA

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Sur les traces de Victor Segalen

Jean-Luc Coatalem rend hommage à l'auteur de *René Leys*, voyageur infatigable et mélancolique

CHRISTIAN DESMEULES

« On a l'impression que Segalen est constamment sur le point d'entreprendre une œuvre immense. On finit par le créditer de cette immensité, abusé par la grandeur de l'océan autour de ce personnage écrivain », écrivait Yann Queffelec dans son *Dictionnaire amoureux de la Bretagne*.

Mort à 41 ans, Victor Segalen (1878-1919) semblait tout être à la fois : médecin, romancier, poète, ethnographe, archéologue et sinologue. Voyageur infatigable, amateur intéressé par tous les sujets, le Français a laissé à sa mort une œuvre tentaculaire et largement inachevée dont la plus grande partie a longtemps flotté sous les regards du public comme la partie immergée d'un iceberg.

Mort beaucoup trop tôt, dépressif, opiomane, grand vagabond qu'on dirait toujours coincé entre deux ou trois histoires d'amour, entre mille

projets, ce médecin de marine qui détestait la mer semble avoir succombé à sa « neurasthénie aiguë ».

Dans *Les immémoriaux*, roman publié à compte d'auteur au Mercure de France en 1907, il prenait une première fois le large dans la foulée du peintre Paul Gauguin, abordant la Polynésie frappée par le rouleau compresseur de la civilisation occidentale. Plus tard, avec *René Leys* — faux roman et « polar enchinoisé » — et après trois longs séjours faits en Chine entre 1908 et 1918, pays dont il aura appris la langue, Segalen poussera bien plus loin que son compatriote Paul Claudel la « connaissance de l'Orient ».

Ecrivain spécialisé en ailleurs, journaliste et baroudeur, rédacteur en chef adjoint au magazine *Géo*, issu lui-même d'une famille de Brest, Jean-Luc Coatalem, 58 ans, revisite l'œuvre de Victor Segalen et met ses pas dans ceux de cet écrivain qu'il a



Victor Segalen

WIKICOMMONS

découvert à la sortie de l'adolescence à Paris, après avoir grandi en Polynésie et à Madagascar.

« *Compagnon fidèle mais invisible* » de Jean-Luc Coatalem, Segalen a longtemps fait pour lui figure de mentor. Il lui livre avec *Mes pas vont ailleurs* un hommage vibrant que l'on sent longuement mûri, porté par une langue magnifique. Un exercice à la hauteur de son respect et de sa fascination, carburant à l'ivresse du voyage.

Biographie romancée autant que récit d'une passion person-

nelle, *Mes pas vont ailleurs* est aussi une tentative, perdue d'avance, de lever le mystère qui entoure cet écrivain insaisissable. Comme Segalen bien avant lui, Coatalem s'était même lancé sur les traces de Gauguin avec *Je suis dans les mers du Sud* (Grasset, 2001).

Pas à pas sur le Finistère breton, où Segalen est mort au bout de son sang, à cheval sur les plateaux chinois ou flottant « dans les touffeurs embuées de Colombo », Coatalem s'adresse tour à tour à lui et fond sa silhouette dans celle de l'écrivain brestois. Une exploration intérieure et mobile qui cherche à capter une forme de vérité sous la posture de dandy, les doutes et les ambiguïtés. Une ode à cet « ami considérable ».

Une sorte d'enquête, surtout, menée sur un fil tendu à la poursuite du « rêve obscur que chacun porte en soi ».

Collaborateur
Le Devoir

MES PAS VONT AILLEURS

★★★★1/2

Jean-Luc Coatalem

Stock

Paris, 2017, 288 pages

FICTION PÉRUUVIENNE

En famille avec un « criminel du peuple »

Dans *La distance qui nous sépare*, Renato Cisneros fouille le passé de son père militaire

CAROLINE JARRY

Ceux qui s'intéressent à l'histoire récente de l'Amérique latine seront vivement interpellés par ce roman, que l'auteur définit comme une autofiction qui ne devrait pas être jugée « en dehors de la littérature ». Ce qui n'est pas tout de suite évident. Car Renato Cisneros, dont c'est le troisième roman, plonge ici dans l'histoire de son père, le général Luis Cisneros Vizquerra, ministre de l'Intérieur de la dictature militaire péruuvienne à la fin des années 1970, puis ministre de la Guerre dans le gouvernement civil de Fernando Belaunde Terry, au début des années 1980, lors de la guerre sale contre la guérilla du Sentier lumineux. Un dictateur.

Mais l'auteur va bien au-delà de l'aspect politique pour entreprendre une véritable quête du père, dans une démarche personnelle et singulière qui donne au roman sa force et sa profondeur.

Sur nommé « El Gaucho », parce qu'il est né en Argentine et y avait commencé sa carrière militaire, le général Cisneros était un proche des Videla, Galtieri et Pinochet des années de plomb : « Bien avant de devenir des assassins, ces hommes furent ses amis. Et par la suite, également. » Le fils-auteur est né en 1976 : il était enfant quand son père faisait fermer les journaux d'opposition à Lima, et emprisonner et torturer les opposants. Un père qui, « tous les matins, après nous avoir embrassés [...], se transformait en criminel du peuple ». Ce n'est que plusieurs années après sa mort (survenue en 1995) que Renato Cisneros décide de se mettre à fouiller sa vie, personnelle et politique, et découvre qu'il ne savait rien de lui.

Certaines de ses découvertes ont été difficiles à faire et à écrire, dit-il, mais il s'est efforcé

de ne pas fuir la vérité. Le lecteur s'étonnera cependant de constater à quel point il a aimé et même admiré son père, des sentiments que les découvertes les plus troublantes à son sujet ne viendront jamais ébranler. D'où l'impression, parfois, que l'auteur ne parvient pas à s'affranchir de son regard d'enfant intimidé par cette toute-puissante figure paternelle.

Si puissant, ce père, qu'il donnait vie aux objets inanimés, dit l'auteur : « Chaque fois qu'il partait en voyage, la maison prenait l'aspect opaque d'un manoir mis en vente. Et lorsqu'il revenait, la maison se transformait à nouveau en foyer avec une âme, une agitation, des activités et du mouvement. »

On aurait aimé que Cisneros ait un jugement politique plus sûr ; mais son livre n'est pas un essai. Si surprenant soit-il, l'amour du fils pour ce père tyrannique — même à la maison — est justement ce qui fait de ce livre une œuvre complexe, reposant sur une démarche littéraire, et pas seulement biographique ou journalistique. Renato Cisneros confie d'ailleurs que c'est une psychanalyse qui est à l'origine du roman, et qu'il a lu plusieurs œuvres sur la figure du père avant de se jeter à l'eau lui-même. Il se demande, à l'instar de Paul Auster, qu'il cite : est-il vrai qu'on doit sauver son père pour devenir un homme ? Il semble de fait avoir voulu sauver le sien.

Collaboratrice
Le Devoir

LA DISTANCE QUI NOUS SÉPARE

★★★★

Renato Cisneros

Traduit de l'espagnol

par Serge Mestre

Christian Bourgois éditeur

Paris, 2017, 320 pages

FICTION CANADIENNE

La machine à briser le temps

Elan Mastai joue avec les réalités alternatives pour souligner « l'horreur puante » du présent

MARTIN BLAIS

Les auteurs de science-fiction aiment les univers dystopiques, causés par de terribles cataclysmes, la guerre nucléaire ou encore des maladies contagieuses. Dans *Tous nos contretemps*, son premier roman, le scénariste canadien Elan Mastai n'est pas allé chercher si loin : sa dystopie, c'est notre monde.

Enfin, c'est ce qu'en pense Tom Barren, héros torontois de cette trépidante aventure spatio-temporelle. Il vit dans un univers

paraître son univers par erreur.

Elan Mastai a créé un héros fort loquace avec beaucoup d'humour et d'autodérision qui raconte son odyssée... et sa difficulté à la raconter, lui qui vient d'un monde où les livres sont programmés sur mesure. Ce « loser » rigolo cesse rapidement de s'épancher sur la relation difficile avec son père en se préoccupant désormais des milliards d'individus de sa société parallèle plus verte que son erreur n'a jamais fait naître.

On est ici aux prises avec les tourments du protagoniste projeté dans l'« horreur puante, sinistre [...] merdique » de notre présent, aux prises avec une version alternative de lui-même, paradoxe spatio-temporel oblige, et ses souvenirs, sa famille, son emploi d'architecte de renommée internationale. Fait étrange : les proches du « nouveau » Tom Barren l'accueillent avec une facilité déconcertante lorsqu'il dit venir d'un autre présent.

Elan Mastai, rompu aux codes du cinéma hollywoodien, prend certains raccourcis mais en arrive à des rebondissements inattendus et rafraîchissants. Son récit demeure toutefois captivant du début à la fin, puisant avec imagination dans des thèmes familiers de la science-fiction.

Le Devoir

TOUS NOS CONTRETEMPS

★★★★1/2

Elan Mastai

Traduit de l'anglais

par Jean Bonnefoy

Bragelonne

Paris, 2017, 480 pages



LA VILLE BRÛLE

Le livre du couple de sociologues formé par Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon expose comment, avec toutes sortes d'arguments contradictoires, les riches des beaux quartiers se soustraient au devoir de solidarité de la vie en société.

BANDE DESSINÉE

Deux sociologues devant la misère des bien nantis

Panique dans le 16^e ! dissèque ce pouvoir des riches cultivé par leur refus de la mixité sociale

SOPHIE CHARTIER

Un soir de mars 2016, à l'Université Paris-Dauphine, de furieux résidents (fortunés) du très chic 16^e arrondissement de la Ville lumière prennent part à une réunion publique qui doit présenter le processus d'implantation d'un centre d'hébergement d'urgence pour personnes sans abri. L'assemblée est dissoute après quelques minutes seulement par le directeur de l'université, dégoûté par la succession d'insultes vociférées par les riverains opposés au projet. C'est par cet épisode d'une rare violence que s'amorce *Panique dans le 16^e ! Une enquête sociologique et dessinée*, qui décrie le maintien du pouvoir des classes sociales riches par leur refus de la mixité.

Accompagnés du bédéiste et illustrateur Étienne Lécroart, Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon (*Tentative d'évasion*

(fiscale), *Le président des riches, Sociologie de la bourgeoisie*), sociologues experts de la grande bourgeoisie depuis une trentaine d'années, entraînent le lecteur le long des bucoliques sentiers du bois de Boulogne, grand espace vert qui borde les beaux quartiers du 16^e, à la rencontre d'une classe sociale qui cultive son pouvoir politique et social grâce à l'entre-soi.

Transformé en personnages de bédé, le couple d'intellectuels, qui n'a jamais caché son soutien aux classes populaires, interpelle directement les bourgeois rencontrés au fil de son enquête, mettant en lumière les contradictions d'une classe habituellement associée au bon goût.

Nous y faisons ainsi la connaissance de Claude Goasguen, maire de l'arrondissement et incarnation de la grossière impunité des riches, de Bernard Arnault, première fortune de France et président du groupe LVMH, conglom-

rat du luxe, et de Ian Brossat, adjoint à la mairie de Paris chargé du logement, qui tient mordicus à obliger l'arrondissement à apporter sa contribution à l'aide aux démunis. « *Le 16^e n'est pas une principauté* », affirme ce dernier.

Car le nerf de la guerre est là : le livre expose comment, avec toutes sortes d'arguments contradictoires (« la richesse crée de l'emploi », « nous payons beaucoup plus d'impôts que les pauvres », « le bois de Boulogne doit rester public »), les riches des beaux quartiers se soustraient au devoir de solidarité de la vie en société. De fait, le taux de logements sociaux dans le quartier examiné n'est que de 3,7%, alors qu'il atteint 18% dans l'ensemble de la capitale française, peut-on lire.

Dans un monde où l'on présente la mixité sociale comme une vertu, les Pinçon-Charlot sont là pour rappeler que celle-ci incomberait avec beaucoup

plus de difficulté à une classe en particulier.

Ce petit album, qui fait alterner planches et récit d'enquête, est une sympathique porte d'entrée dans l'œuvre des deux chercheurs, infatigables talonneurs de l'oligarchie économique. Si les références (lieux, entreprises, institutions) peuvent échapper au lecteur non initié à la vie parisienne, le propos est facilement transposable aux quartiers bien nantis des métropoles nord-américaines. Car partout la richesse aime défendre à la mort son homogénéité.

Le Devoir

PANIQUE DANS LE 16^e !

UNE ENQUÊTE SOCIOLOGIQUE

ET DESSINÉE

★★★★1/2

Monique Pinçon-Charlot

et Michel Pinçon

Illustré par Étienne Lécroart

La ville brûle

Paris, 2017, 91 pages

LIVRES

Complètement ailleurs



LOUIS HAMELIN

J'ai l'impression de radoter, mais insistons tout de même: les Français, quand ils parlent de l'Amérique, racontent, assez souvent, absolument n'importe quoi. Ils en perdent leur latin, désapprennent à lire. Eric Neuhoff, dans son billet du *Figaro*, transforme ainsi le chien de prairie (*Cynomys*, famille des sciuridés) de l'incipit du premier roman de Claire Watkins en un vulgaire «chien errant». Ai-je le droit de faire remarquer qu'on a là deux bêtes (trois, en comptant Neuhoff) quand même assez différentes?

Dans ce même billet, il est question de «gagner l'Ouest (sic), traverser le désert hostile». Petit problème: ils partent de la banlieue de Los Angeles. Toujours plus à l'ouest... Neuhoff se serait-il fié au pendule du bon prof Tournesol? Chroniqueur au *Figaro* et incapable de situer L.A. sur une carte? Dans un récent livre autobiographique de Joyce Maynard, on mentionne, à un moment donné, un groupe d'hommes qui se réunissent pour «boire du whisky [...], faire de la musique, manger du piment et fumer des cigares». Manger du piment? Vous ne voudriez pas plutôt dire du chili, madame la traductrice?

Simple fautes d'inattention, peut-être, mais le problème, c'est qu'elles introduisent un doute qui contamine tout le reste. Dans le livre de Maynard,

je tombe sur un cormoran qui «[descend] en piqué». Première réaction: un cormoran ne fait pas ça. Par contre, il plonge. Le mot «dive», ici, a-t-il été mal traduit? Le texte original confondait-il pélican et cormoran? On aimerait bien savoir si c'est l'auteur ou sa traductrice qui se met le doigt dans l'œil. «Regarder le monde était une expérience tellement plus riche avec un compagnon que seule...» poursuit Maynard. C'est vrai. Et nous, on aimerait juste voir la même chose que vous.

Regard distant

Comparé à ces exemples, le fait que l'éditeur de Michael Winter situe, en quatrième de couverture, l'action de son roman, qui se déroule en 1914, à «*Brigus, Newfoundland [sic], un village de pêcheurs et de chasseurs situé sur l'île de Terre-Neuve au Canada*», fait presque figure de brouille. Terre-Neuve n'était évidemment pas une province canadienne à l'aube de la Première Guerre mondiale, mais dans les années qui ont suivi la seconde, on peut comprendre que les Français aient été trop occupés pour avoir le temps de s'intéresser aux trois référendums de Joey Smallwood.

Au nord-est de tout (Éditions du Sous-sol, traduit de l'anglais par Emmanuelle et Philippe Aronson) est un roman inspiré du séjour terre-neuvien du peintre américain Rockwell Kent (1882-1971). Un livre à la fois solidement documenté et écrit dans une prose d'une sombre fluidité. Il y déploie une riche palette, introspective, attentive à la plus fugace lueur d'un paysage ou de l'âme, bien loin du genre de docilité narrative qu'on aurait tendance à associer à cet exercice de fidélité obligée envers le sujet historique qu'est une fiction biographique.

Et non «biographie romancée», car la force du roman de Winter doit sans doute beaucoup à son choix de concentrer toute sa puissance narrative sur un seul épisode, relativement bref, de la vie de cet aventurier impénitent que fut Kent. Ange et bête, perpétuellement déchiré entre ses deux natures: l'artiste new-yorkais affamé de reconnaissance (sinon affamé tout court...) et tourmenté par les démons de la chair d'une part et, de l'autre, l'esthète doublé d'un mystique en quête de l'espace idéal, d'une vision épurée du monde, de vie sauvage, de lointains horizons et d'isolement fécond.

En 1914, donc, à l'âge de 32 ans, sous l'impulsion de sa rencontre avec un explorateur de l'Arctique devenu conférencier, un peintre new-yorkais fatigué de courir après la célébrité, et rêvant d'échapper aux complications d'une vie sentimentale et conjugale houleuse sur les bords, décide de tout plaquer pour aller retaper une maisonnette délabrée dressée face à la mer près d'un village de pêcheurs de quelques centaines d'habitants, sur la côte orientale de Terre-Neuve, et de s'y installer avec femme et enfants. Il aspire à une existence simplifiée, tout entière tournée vers la nature primitive, les communautés traditionnelles et la beauté élémentaire des tableaux profonds et limpides que lui inspirent l'océan, le roc et le froid. Devenir un mari fidèle fait partie de ses nouveaux projets de vie.

Sens de la provocation

Lorsque la Grande Guerre est déclarée, les petits gars du coin, minuscules pions sur l'échiquier de l'Empire, partent s'enrôler sans poser de ques-

tions. Ils n'ont absolument rien à faire pendant l'hiver de toute façon, alors une paye garantie, et puis voir du pays? Clarkwell, lui, ne craint pas d'afficher à la fois son pacifisme et son amour de la grande culture allemande. Son sens de la provocation l'incite même à saluer des prisonniers allemands parqués dans un camp de la colonie anglaise du cri de «*Vive le Kaiser!*» Les Terre-Neuviens, qui le trouvaient seulement un peu original au début, cette fois ne rigolent plus. À Saint-Jean, on ouvre une enquête. Désigné d'avance comme suspect pour son esprit non conventionnel et sa moralité apparemment douteuse, l'*outsider* ne s'aide pas en dessinant toute la journée... Rockwell Kent sera très sérieusement soupçonné d'espionner les navires alliés pour le compte des Boches.

L'art du dialogue de Winter est incomparable, les échanges incessants, tour à tour banals et brillants. Livrés sans tirets, ils se fondent dans le mouvement naturel de la narration et donnent souvent l'impression de n'aller nulle part, comme la vie elle-même. «*Certains pensent, monsieur Kent, que vous n'êtes peut-être pas complètement derrière l'effort. / L'effort. Je suis l'effort incarné. / Mais la position britannique est juste, n'est-ce pas? / Les Britanniques, répondis-je, font de bons condamnés. Au-delà de ça, je ne vois pas quoi recommander d'autre chez les Anglais.*»

Expliquant, dans ses remerciements, la manière dont il a documenté certains aspects de son livre, Winter mentionne «*la scène où les garçons chassent le lapin*»... Et moi: voilà que ça recommence... C'est des lièvres américains, *Lepus americanus*, pas des lapins! Désolé, c'est plus fort que moi...

FICTION ITALIENNE

L'amitié fidèle en terrain montagneux

Paolo Cognetti signe un premier roman initiatique à la beauté universelle

CHRISTIAN DESMEULES

À travers des pages trempées de la puissance silencieuse des montagnes, Paolo Cognetti nous raconte l'histoire de deux amis et d'une montagne. Premier roman accroché à la «*beauté inhumaine*» des cimes, pour lequel l'écrivain italien a reçu cette année le prestigieux prix Strega — le Goncourt italien —, *Les huit montagnes* envoûte et résonne de questions auxquelles seul le lecteur peut répondre.

Depuis qu'il a onze ans, Pietro, le narrateur, quitte Milan pour passer ses vacances d'été à Grana, un minuscule village accroché aux flancs d'une

montagne du Val d'Aoste, dans les Alpes italiennes, où ses parents louent chaque année une petite maison.

C'est depuis ce premier séjour fait au milieu des années 1980 qu'il est devenu ami avec Bruno, un garçon de son âge, petit paysan à moitié sauvage qui lui sert de guide dans ce monde nouveau pour lui. Au fil des ans va ainsi se tisser une amitié discrète, taiseuse et intermittente, qui va durer près de trente ans.

Cela même si la relation qu'il entretient avec la montagne semble être à l'opposé de celle qui anime son père, un chimiste solitaire et rigide qui ne semblait vraiment res-

pirer que dans les hauteurs, accumulant les randonnées dont il traçait ensuite le parcours sur une grande carte. Pietro n'aura jamais réussi à concilier les deux visages de son père, un homme dont il va vite se distancier.

C'est ainsi qu'à seize ans, en révolte, l'adolescent va tourner le dos à Grana et à la montagne. Il n'y reviendra qu'une quinzaine d'années plus tard, faisant peu à peu sien l'amour qu'éprouvaient ses parents pour la montagne, tandis qu'il vivote comme réalisateur de documentaires entre Turin et l'Himalaya népalais. À la mort de son père, Pietro apprendra qu'il hérite d'un chalet en ruine

dans les hauteurs de Grana, à 2000 mètres d'altitude, une propriété dont ni lui ni sa mère ne connaissent l'existence.

À son retour sur les lieux, rien ne semblait avoir changé. Les ruines, les granges, les tas de fumier sont toujours au même endroit. Le village a échappé au développement sauvage qui a frappé d'autres secteurs. Comme si le temps y passait à une autre vitesse que dans la vallée. Son ami Bruno semble lui aussi ne pas avoir bougé, montagnard impossible à déraciner qui va l'aider à transformer en habitation le tas de pierres que son père lui a transmis.

Personnage fier et intègre,

mais têtue et parfois borné, Bruno n'est peut-être pas aussi solide qu'il le paraît et devra à son tour accepter de se faire aider par son ami pour construire et solidifier ce qui lui tient vraiment à cœur. Mais un vieux dictionnaire paysan viendra tracer la ligne: «*On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif.*»

La vie, la mort, l'amour et l'amitié, la solitude, le travail et les questions de filiation animent en beauté ce roman initiatique posé au cœur d'une «*montagne mourante*».

Au moyen d'une écriture sobre et sensible, d'où émane un sentiment de profonde humanité qui n'est pas sans rappeler certains des premiers titres

d'Erri De Luca, Cognetti trace d'une main sûre l'histoire poignante d'une amitié fidèle.

Un récit limpide et tout en demi-teinte, zigzaguant entre les cimes et les torrents, les questions et les réponses, et qui s'intéresse par-dessus tout à cette difficile entreprise: trouver sa place dans le vaste monde.

Collaborateur
Le Devoir

LES HUIT MONTAGNES

★★★★

Paolo Cognetti
Traduit de l'italien
par Anita Rochedy
Stock
Paris, 2017, 306 pages

FICTION BELGE

Fatima, femme libre de Molenbeek contre les préjugés

Faoud Laroui expose ces incompréhensions qui alimentent la peur de l'autre

MARIE-HÉLÈNE RACINE

Dans son quartier, Fatima est en territoire d'hommes. La Belgo-Marocaine a grandi à Molenbeek, l'une des 19 communes de Bruxelles, et connaît ses moindres visages: ceux des marchands, des voisins, des pères et des oncles. Chaque après-midi, elle troque son hidjab pour des habits suggestifs: robes courtes, jeans moulants et camisoles légères. Fatima se faufille ainsi gracieusement dans les ruelles, profitant d'une autonomie aussi passagère que salutaire. À travers elle, l'auteur Faoud Laroui offre une visite guidée de cette communauté qui se situe bien loin des stéréotypes nourris par le présent et ses tensions. Une écriture franche et authentique porte *L'insoumise de la porte de Flandre*, posant de nouvelles lunettes sur nos perceptions occidentalisées.

Se définissant elle-même comme «*Belgo-Marocaine post-moderne pratiquant [sa] déconstruction*», Fatima désire se venger des hommes qui veulent la posséder en offrant ses services sexuels aux clients du quartier d'Alhambra. On suit également son mari autoproclamé, Fawzi, qui observe sa fausse promesse déambuler dans Bruxelles et découvre avec épouvante que Fatima se «déguisse» en agucheuse occidentale. Sa jalousie explose, et c'est ici que démarre véritablement le récit.

Malgré les thèmes explosifs abordés dans le roman, l'auteur maroco-néerlandais loge son lecteur dans un récit se décli-



NICOLAS MAETERLINCK AGENCE FRANCE-PRESSE

Jour de marché à Molenbeek. Faoud Laroui ne se gêne pas pour exposer sans fioritures les préjugés que nourrit une majorité d'Occidentaux envers ces communautés à forte concentration marocaine.

nant en trois narrations sans trop de brusquerie. Bien que son histoire nous permette de visiter Molenbeek en évitant certains raccourcis — notamment ceux alimentés par les derniers attentats en Europe —, Faoud Laroui ne se gêne pas pour exposer sans fioritures les préjugés que nourrit une majorité d'Occidentaux envers ces communautés à forte concentration marocaine.

Un peu plus loin dans l'histoire, nous découvrons le personnage d'Eddy, un journaliste belge désireux de voir éclater une «bombe» en Belgique afin d'avoir quelque chose à raconter. La réputation d'Eddy est celle d'un mythomane alcoo-

lique et sa crédibilité journalistique est fortement remise en question. Suivre deux «corbeaux» qui lui semblent louches — le surnom que trouve Eddy pour décrire ceux portant le hidjab ou le kamis — devient ainsi un excellent prétexte pour pondre un billet populaire jouant sur la peur des Bruxellois devant la montée de l'islam en Europe.

Faoud Laroui démontre bien que le regard que posent certains Belges sur les Marocains en est un rempli d'incompréhension. L'écrivain dresse un portrait de ces réalités qui se chevauchent à travers d'honnêtes narrations et se sert de l'humour avec parcimonie: le rire est bel et bien là,

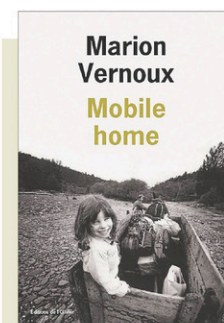
mais il est souvent jaune. Malgré la rapidité avec laquelle l'auteur boucle son roman, la complexité de son intrigue n'en est pas pour autant amoindrie. Elle rappelle surtout la nécessité de conserver un esprit critique devant tous les discours ambiants, ceux des politiciens comme ceux des réseaux sociaux, de la rumeur populaire ou des bulletins de nouvelles, qu'ils soient formulés de ce côté-ci de l'océan ou de l'autre.

Collaboratrice
Le Devoir

L'INSOUMISE DE LA PORTE DE FLANDRE

★★★★

Faoud Laroui
Julliard
Paris, 2017, 144 pages



Marion Vernoux
Mobile home

RÉCIT

MOBILE HOME

★★★

Marion Vernoux
Paris, Éditions de l'Olivier, 2017,
255 pages

Récemment orpheline et séparée du cinéaste Jacques Audiard (*Le prophète*), la réalisatrice Marion Vernoux (*Les beaux jours*) rature sa modeste réussite et appréhende ses cinquante ans. Pour «sauver les meubles», elle relate sa vie à travers des objets du quotidien. Semblable à ses oisives héroïnes larguées, elle partage tout, ou presque, avec une franchise désarmante, voire cassante, une large dose d'autodérision et un chouïa d'apitoiement. «*J'ai décommandé ma séance d'analyse pour être à l'heure devant l'école, tout un symbole, sachant que j'engraisse la société freudienne depuis vingt-trois ans pour me remettre d'un de ces retours de colonie où ma mère a oublié de venir me chercher.*» D'emblée, on lit ses réflexions avec le même plaisir qu'on écoute une bonne copine ressantant ses vieilles histoires.

Manon Dumais



AUTOFICTION FRANÇAISE

VOUS CONNAISSEZ PEUT-ÊTRE

★★1/2

Joann Sfar
Albin Michel
Paris, 2017, 272 pages

Que reste-t-il de nos amours à l'ère des réseaux sociaux et du règne de l'image? Joann Sfar, bédéiste, illustrateur, réalisateur et écrivain, nous met en garde contre le piège à cons des amours virtuelles en nous proposant le récit d'une relation qui «*a commencé avec une photo sur Facebook et s'est terminée au commissariat de police*». L'affaire dure six mois et le fait passer par toute la gamme des émotions, et il jure que «*tout [y] est vrai, sinon ce n'est pas drôle*». Banale histoire, *Vous connaissez peut-être* est truffée de digressions: commentaires sur la création, histoires de cul, aléas du quotidien, amas de mots qui préservent le narrateur de la folie. «*L'apocalypse, si j'en crois la Bible, c'est le moment où les mots ne disent plus le monde.*» Hélas, ces ruptures incessantes égarent. Les émotions, elles, se noient dans l'ironie malgré une écriture rythmée. Sfar donne à rire, livre même quelques joyaux, mais il peine, même s'il en est capable, à nous secouer, à nous faire rêver.

Yannick Marcoux

Les abeilles en sentinelle

LOUIS CORNELLIER



Je n'ai jamais été un fanatique de l'écologie, mais j'ai toujours eu une sensibilité écologique. Il me semble que cela va de soi. Respecter et protéger l'environnement naturel, si généreux et si vital pour les humains, relève, à mes yeux, de la raison, voire de la simple décence. L'inconscience environnementale satisfaite à quelque chose d'immoral. Aussi, même si elles ne sont que potentielles, les menaces qui pèsent sur la nature exigent qu'on s'y attaque. Dans une telle affaire de vie ou de mort, le principe de précaution s'impose.

C'est le cas, évidemment, dans le dossier du réchauffement climatique. Ne rien faire, en espérant que ça se passera bien, au risque de tout voir péter à long terme, serait une bêtise sans nom. Dans le doute, la précaution est la voie à suivre. Le pari environnemental raisonné, comme le note David Suzuki dans son récent *Halte à la surchauffe!* (avec Ian Hannington, Boréal, 2017), ne peut être perdant.

Même si on découvrait, dans quelques dizaines d'années, que le réchauffement climatique n'est pas le monstre appréhendé, le fait d'avoir agi pour le contrer nous laisserait néanmoins avec des retombées positives. «*On se retrouverait avec des sources d'énergie plus vertes, moins de pollution, une économie sans doute plus forte et des combustibles fossiles de grande valeur en réserve pour le jour où l'on aura appris à les utiliser de façon judicieuse, en évitant de les gaspiller*», conclut-il.

Le journaliste scientifique Jean-Pierre Rogel, retraité de l'émission *Découverte* à Radio-Canada, suit la même logique dans *La crise des abeilles* (Multi-mondes, 2017), un très solide essai consacré aux menaces qui pèsent sur ces insectes essentiels à l'alimentation humaine. Sans abeilles pollinisatrices, nous serions privés non seulement de miel, mais aussi d'amandes, de bleuets et de café, pour ne prendre que quelques exemples. Or, depuis une dizaine d'années, ces charmants insectes, dotés d'impressionnantes aptitudes de mémoire, d'apprentissage et de communication malgré un cerveau minuscule de moins d'un millimètre cube, meurent en masse.

Apocalypse des abeilles?
Certains observateurs ont même prophétisé une «*bee-pocalypse*», un monde sans abeilles. Rogel ne partage pas cet alarmisme, mais il ne cache pas son inquiétude quant à la situation des butineuses. «*La réalité est que l'apocalypse des abeilles n'aura pas lieu*», écrit-il, malgré la mortalité préoccupante qui les frappe.

Cet apparent paradoxe s'explique. Pour compenser les pertes importantes d'abeilles, les apiculteurs travaillent d'arrache-pied à créer de nouvelles colonies. C'est d'ailleurs ce qui fait dire au journaliste scientifique Jean-François Cliche dans le numéro de septembre de *Québec Science* que l'idée de la disparition des abeilles est un mythe et qu'il y a, aujourd'hui, au Québec, plus d'abeilles qu'en 2005. Cliche admet tout de même que «*ce nombre de colonies ne dévoile rien sur leur santé, laquelle est bel et bien menacée*».

D'où viennent ces menaces? De multiples facteurs sont en cause. Dans *La crise des abeilles*, Rogel mentionne les démenagements incessants des ruchers par transport par route — les ouvrières de la pollinisation sont en effet très sollicitées —, qui affectent le système immunitaire des abeilles, et la présence de parasites (l'acarien Varroa et le champignon Nosema), qui déciment les ruches. La thèse principale du livre met toutefois en cause l'usage massif d'une classe d'insecticides chimiques, les néonicotinoïdes, dans les grandes cultures de maïs, de soja et de colza. Ces insecticides perturbent les fonctions d'olfaction et d'orientation des abeilles et les mènent à la mort, comme cela a été démontré en Ontario en 2012.

Le productivisme dénoncé

Jean-François Cliche émet des doutes sur cette thèse, mais l'enquête de Rogel, qui s'appuie sur des entrevues de terrain avec des apiculteurs, sur le point de vue de biologistes chevronnés et sur des résultats d'études, n'en reste pas moins convaincante. Rogel, au passage, en profite pour faire le procès de l'agriculture productiviste intensive et celui de Santé Canada, «*en symbiose*» avec l'industrie des pesticides, qui pratique un lobbying très persuasif. Il salue néanmoins les décisions récentes, prises dans de nombreux pays, notamment au Canada, annonçant la disparition progressive de ces insecticides, sauf aux États-Unis de Donald Trump, évidemment et malheureusement.

Plaidoyer pour une agriculture plus biologique, magnifique hommage rendu aux abeilles, ces «*sentinelles de l'environnement*» dont le sort «*est lié au nôtre*», et à leurs alliés apiculteurs, le bel essai, toujours instructif et parfois lyrique, de Jean-Pierre Rogel est une invitation à sauver la beauté du monde, qui nous fait vivre.

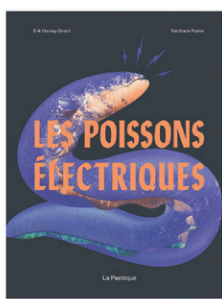
JEUNESSE

Quand le courant passe!

Les poissons électriques part à la rencontre d'une faune marine peu commune

MARIE FRADETTE

Carapà à bandes, poisson-éléphant, gymnarque, aptéronote, torpille, ce sont là quelques-unes des espèces qui font la une du nouveau documentaire *Les poissons électriques* (La Pastèque). Tout comme l'anguille électrique — sans doute la plus populaire de ses congénères —, ces étonnants poissons se déplacent, chassent, se défendent, repèrent des proies ou détectent le danger grâce à leur capacité à percevoir et à utiliser les charges électriques du milieu ambiant. Si certains sont du



type passif, notamment le dauphin de Guyane qui, sans produire de l'électricité, est muni de détecteurs lui permettant de trouver sa nourriture, d'autres sont plutôt du type actif, comme le poisson-chat du Nil qui neutralise ses proies «*générant de fortes charges pouvant atteindre une puissance de 350 volts*», peut-on lire dans l'ouvrage.

Nous sommes loin du sempiternel documentaire sur les animaux de la savane ou les oiseaux d'Amérique. Et c'est ce qui fait la particularité de l'ouvrage écrit par le biologiste et neurologue Erik Harvey-Girard. Le caractère inusité du sujet, la découverte d'un monde, voilà qui nous sort de l'ordinaire et contribue à stimuler nos neurones trop souvent endormis par la répétition. Le scientifique vulgarise de façon éclairante et sans fla-fla ce monde sous-marin, présente avec simplicité et concision la complexité de ces petites bêtes robustes qui fonctionnent de façon électrique afin d'améliorer leurs chances de survies.

Rigueur et simplicité

À l'instar de cette faune marine qui utilise les forces électriques pour survivre, l'humain en fait tout autant notamment en médecine, où l'électricité permet de prolonger la vie des

patients. Nous n'avons rien inventé, seulement transformé, créé, imité, observé beaucoup et reproduit à notre façon. D'ailleurs, l'ouvrage est enrichi de deux pages d'histoire dans lesquelles le chercheur relate la présence de ces poissons dans la vie de l'Homme depuis l'Égypte ancienne jusqu'au XIX^e siècle, moment où ils ont commencé à faire l'objet d'études scientifiques véritables. Avant cette période, la fascination — et le manque de connaissances — des gens pour ces bestioles mystérieuses a fait naître maintes croyances farfelues accordant par exemple à la torpille des pouvoirs magiques. Au XVIII^e siècle, on retrouve notamment des spécimens emballés sur les tablettes de cabinets de curiosités, leurs ovaires et œufs en bocaux.

La clarté et la simplicité du texte de en «*générant de fortes charges pouvant atteindre une puissance de 350 volts*», peut-on lire dans l'ouvrage. Harvey-Girard s'accompagne d'un graphisme tout aussi épuré laissant ainsi la place à l'essentiel. Sur fond blanc, l'information est livrée en quelques phrases courtes, une carte permettant de situer l'espèce sur le globe et quelques encadrés, le tout jouant sur trois couleurs franches. Les lignes pures et claires de l'illustrateur Stéphane Poirier contribuent à faciliter la lecture et à mener l'œil directement vers l'objet d'étude. Puis, arrêté sur image, une double page sépare la présentation de chaque espèce, laissant à la fois à Poirier le loisir d'illustrer la bestiole dans un décor marin tout en invitant le lecteur à s'arrêter et à observer la bête de plus près.

Collaboratrice
Le Devoir

LES POISSONS ÉLECTRIQUES

★★★★
Erik Harvey-Girard et Stéphane Poirier
La Pastèque
Montréal, 2017, 72 pages



LA PASTÈQUE
L'aptéronote, ou «poisson-couteau», émet à haute fréquence grâce à un organe électrique situé dans sa queue.

L'humour corrosif de Noam Chomsky

L'essayiste pourfend le socialisme des riches qui renforce le capitalisme des pauvres

MICHEL LAPIERRE

La crise financière américaine de 2008, l'extrémisme des républicains dans leur opposition au président Obama de 2009 à 2017, la victoire du républicain Donald Trump à l'élection présidentielle, tout cela inspire Noam Chomsky. Il écrit: «*Les riches et puissants ne veulent pas d'un système capitaliste. Ils veulent pouvoir diriger l'État-providence dès qu'ils sont en difficulté et être renfloués par le contribuable*». Quel humour d'une rare finesse!

À 88 ans, l'infatigable essayiste américain lance ce trait dans *Requiem pour le rêve américain*, qu'il complète par un autre livre, ses entretiens avec l'économiste et politologue C. J. Polychroniou: *L'optimisme contre le désespoir*. Dans le premier ouvrage, il fait sur l'idéal américain le pénible constat suivant: «*Le sentiment général est que rien ne reviendra: c'est fini*». Il renchérit: «*La mobilité sociale est en fait moins grande ici qu'elle ne l'est en Europe*», malgré le futile espoir que Trump a pu susciter.

Chez celui-ci, héritier d'un père déjà opulent, l'absence d'une ligne de pensée définie, l'abondance d'humeurs fugitives du moment montrent à quel point, aux yeux de Chomsky, la hantise du retour à l'Amérique prospère est onirique. Le penseur socialiste libertaire rappelle qu'à la différence des super-riches, «*petite fraction de 1%*» de la population, la majorité a vu son revenu réel «*plus ou moins stagner pendant plus de trente ans*». Il juge la classe moyenne «*violemment agressée*» par les puissants.

Domination sourde

Aux États-Unis, la ploutocratie aurait définitivement remplacé la démocratie à cause de l'effarante «*concentration de la richesse et du pouvoir*». Certes, les élections libres et la diversité des partis politiques existent toujours et on ne muselle pas les médias, mais une sourde domination existe. Voilà ce que Chomsky décrit depuis tant d'années. Les



ANJA NIEDRINGHAUS ASSOCIATED PRESS
Noam Chomsky en 2013

agissements de Trump et du Parti républicain, qui ne conteste pas le président, le confirment de façon colorée, sinon burlesque.

Chomsky avoue qu'il n'avait «*pas anticipé la puissance de la réaction*» du pouvoir économique et politique aux «*effets civilisateurs*» du mouvement progressiste des années 1960. Il se rend compte aujourd'hui que, dès la décennie suivante, le monde des affaires a repensé l'économie pour déjouer l'élan des promoteurs de l'égalité sociale en augmentant le rôle des banques, des sociétés d'investissement, des compagnies d'assurances.

Par la financiarisation de l'économie, la société américaine et même occidentale deve-

naît de moins en moins axée sur la production en délocalisant celle-ci vers des pays où la main-d'œuvre est moins chère. Ainsi, l'appauvrissement de nos classes laborieuses allait de pair avec leur désyndicalisation et leur dépolitisation, si bien que le renflouement gouvernemental des sociétés financières par les contribuables, comme lors de la crise de 2008, ne souffrait pas d'une riposte généralisée.

Malgré la faiblesse de la gauche qu'il déplore, Chomsky salue, dans *L'optimisme contre le désespoir*, le succès du sénateur socialiste Bernie Sanders, adversaire redoutable, aux premières démocrates, de la gagnante Hillary Clinton qui, à l'élection présidentielle de 2016, rivalisera, de manière infructueuse, avec Trump. Il souligne: «*La "révolution politique" de Sanders fut un phénomène remarquable qui m'a tout autant étonné qu'enchanté*».

Ce dernier goûterait plus que personne l'humour ravageur de Chomsky lorsqu'il résume la droite américaine: «*Socialisme pour les riches, capitalisme pour les pauvres*». Des milliards en aumône gouvernementale pour consoler Wall Street de ses revers, des miettes de fonds publics pour le peuple.

Collaborateur
Le Devoir

REQUIEM POUR LE RÊVE AMÉRICAIN

LES DIX PRINCIPES DE CONCENTRATION DE LA RICHESSE ET DU POUVOIR
★★★★1/2
Noam Chomsky
Traduit de l'américain par Dennis Collins
Climats
Paris, 2017, 144 pages

L'OPTIMISME CONTRE LE DÉSESPOIR

★★★★1/2
Noam Chomsky
Entretiens avec C. J. Polychroniou
Traduit de l'américain par Jean Calvé
Lux
Montréal, 2017, 304 pages